

**BACCALAURÉAT GÉNÉRAL
SESSION 2013
LITTÉRATURE - SÉRIE L**

CONSIGNES DE CORRECTION

Les suggestions ci-dessous proposent une possibilité de traitement qui n'exprime ni exigence exclusive, ni injonction d'exhaustivité.

Question 1 (8 points)

Quelles différentes lectures peut-on faire du meurtre d'Alexandre dans *Lorenzaccio* ? Vous pourrez notamment vous appuyer sur le document iconographique proposé.



Lorenzo (Redjep Mitrovitsa) et Alexandre (Richard Fontana) dans la mise en scène de Georges Lavaudant, Comédie française, 1989.

Proposition de corrigé

I. UN GESTE POLITIQUE : LIBÉRER LA PATRIE D'UN TYRAN.

- C'est le sens initial du projet : tuer un tyran. Lors de la nuit au Colisée, Lorenzo jure « qu'un des tyrans de [s]a patrie mourrait de [s]a main. » (III, 3). Il prend pour modèle Brutus, libérateur de Rome et fondateur de la République romaine après la tyrannie des Tarquin. La position des personnages sur l'image montre bien que le tyran est terrassé.
 - Ce projet prend racine dans le passé de Lorenzo. Marie Sodérini se souvient que Lorenzo jeune a toujours été sensible aux souffrances du peuple : « Il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : celui là est pauvre, celui là est ruiné ; comment faire ? » (I, 6). Il admirait les héros de Plutarque.
 - Alexandre exerce de fait un pouvoir tyrannique à Florence, enlevant les jeunes filles (I, 1), séduisant les femmes (la marquise, Catherine), bannissant les opposants et les gêneurs (I, 6), n'hésitant pas à tuer lorsque son caprice (II, 2) ou son ivresse (II, 6) le lui inspire, d'où le choix de Lorenzo après son échec auprès de Clément VII. Lorenzo en mariée sur la photo peut symboliser la revanche des femmes.
- ⇒ Ce meurtre semble, à première lecture, politique, et pourrait rejoindre le projet des Républicains : « couper les jarrets aux meurtriers de Florence » (Pierre, III, 2). Toutefois on se rend compte, notamment au cours de la scène de révélation III, 3, que le projet de Lorenzo est moins altruiste qu'il y paraissait.

II. UN ACTE INDIVIDUEL : LA REALISATION D'UN FANTASME

- La décision de commettre un meurtre est prise suite à une vision hallucinatoire au Colisée. Il ne s'agit pas d'un acte réfléchi mais d'une « exaltation fiévreuse ». Cette idée devient progressivement une obsession : « j'ai commencé à vivre avec cette idée : il faut que je sois un Brutus » (III, 3).
- L'acte apparaît finalement très individuel, voire individualiste. C'est un projet dans lequel entre une part d'orgueil (« J'ai voulu être grand » III, 3). Lorenzo agit seul, ce qui ne permet pas de transformer, comme avait su le faire Brutus, un geste individuel en mouvement collectif. « Mon orgueil restait solitaire au milieu de mes rêves philanthropiques. » (III, 3).
- Il entre dans ce meurtre une part de fantasme, exprimée par la métaphore des noces de sang. Ce motif revient à plusieurs reprises : II, 2, Lorenzo demande à Tébaldeo de venir faire un tableau pour le « jour de ces noces ». Image reprise lors de la « scène d'entraînement » avec Scoronconcolo III, 1 : « Ô jour de sang, jour de mes noces ». La trace de la morsure d'Alexandre sera assimilée à une « bague sanglante ». Cette lecture est soulignée par la mise en scène de Lavaudant qui présente Lorenzo en habits de mariée.

III. LA FIN D'UN JEU DE ROLE, ET UNE DOUBLE REVELATION : « IL FAUT QUE LE MONDE SACHE UN PEU QUI JE SUIS ET QUI IL EST » (III, 3)

- La fin d'une comédie. Pour parvenir jusqu'à son cousin, Lorenzo a joué un rôle. Il a pris les chemins du vice et de la débauche. Par ce meurtre enfin « l'homme [va sortir] de l'histrion », Lorenzo va « jet[er] ce déguisement hideux qui [le] défigure » (III, 3). Il va permettre l'apparition du Lorenzo dissimulé derrière Lorenzaccio, c'est-à-dire derrière son masque de débauche.
- Ce meurtre s'apparente donc à une tentative de réhabilitation de Lorenzo par lui-même. Il veut aller au bout de son projet afin que les Républicains cessent de le « couvrir de boue et d'infamie ». Ce meurtre est paradoxalement tout ce qu'il reste de sa vertu et il entend la faire paraître au jour. Par ce seul geste, il compensera tous les méfaits qu'il a commis (IV, 5, image de la balance dans laquelle une goutte de lait pur tombée du sein de Catherine sauvée compense peut-être la montagne de sanglots qu'il a engendrés). Les habits de mariée, dans l'iconographie proposée, peuvent aussi symboliser la pureté retrouvée de Lorenzo.
- Mais ce meurtre est aussi une mise à l'épreuve des hommes : Lorenzo « jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre ». C'est-à-dire qu'en tuant le duc, Lorenzo donne aux Florentins l'occasion de montrer qui ils sont, de prendre en main leur destin. Il sait d'avance qu'ils ne le feront pas : « je te gage que ni eux [les Républicains] ni le peuple ne feront rien. ». Il a raison.

Autres pistes possibles :

Le meurtre conçu comme l'effet d'un destin à l'œuvre : la révélation du Colisée est vécue comme une fatalité ; Lorenzo se compare à Oreste IV, 3 ; le meurtre est assimilé à un oiseau de mauvais augure : « je n'ai plus été qu'une ruine dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui ». Voyant Alexandre suivre Lorenzo malgré les mises en garde, Cibo déduit que « la volonté de Dieu se fait malgré les hommes. »

IV, 11. A la rigueur, le marchand lit lui aussi le meurtre comme le résultat d'une fatalité burlesque (conjonction de « six Six », V, 5).

Lecture des Florentins : un simple fait divers. Lecture présumée de Marie (IV, 9 : « Et quand je lui aurais dit mon projet (...) cela lui aurait fait dire Crime ! Crime ! Crime ! jusqu'à son dernier soupir »). Lecture de la cour qui ne considère que l'assassinat sans en chercher les raisons. Lecture des Huit qui déclarent Lorenzo « traître à la patrie et assassin de son maître ».

On attend : une confrontation entre la lecture la plus immédiate (le geste politique du tyrannicide) et d'autres lectures qui la démentent ou la nuancent.

On valorisera : l'exploitation du document iconographique ; des références précises à la scène centrale dans laquelle Lorenzo explique son meurtre (III, 3) ; la présence de citations.

On pénalisera : une démarche strictement narrative retraçant, depuis la prise de décision jusqu'à la réalisation, le projet d'assassinat de Lorenzo.

Question 2 (12 points)

Selon Claudia Stavisky, qui a mis en scène la pièce en 2010, *Lorenzaccio* est un défi « que Musset lance à la communauté théâtrale toute entière ». Que pensez-vous de ce jugement ?

Proposition de corrigé

L'introduction devra sans doute relever le paradoxe d'une pièce conçue pour la lecture (*Spectacle dans un fauteuil*) et donc peu soucieuse des conditions de représentation. D'où l'affirmation de Claudia Stavisky, femme de théâtre, pour laquelle porter ce texte à la scène constitue un « défi ».

I. UN DEFI DE LECTURE

- Pièce complexe à double référent historique : la Florence du XVI^e siècle renvoie aussi à la France des années 1830. Et la pièce est en même temps porteuse d'une dimension universelle puisqu'elle montre une conscience déchirée entre idéal et action et pose la question du crime politique. Intégrer cette triple dimension est un défi pour un metteur en scène.
- Pièce centrée sur un personnage complexe qui admet diverses interprétations : du terroriste halluciné au romantique déchiré, du cynique nihiliste au sauveur ignoré d'une société décadente. Cerner la complexité de ce personnage peut apparaître comme un défi. Le metteur en scène qui s'apprête à monter la pièce fait le pari d'une certaine lecture.
- La variété des registres complique également la perception de cette pièce : scènes de farce (enfants Strozzi et Salviati V, 5), d'épanchement lyrique (IV, 3), de débat philosophique (III, 3), de retournement tragique (condamnation et mort de Lorenzo acte V), etc.
- Pièce organisée autour d'une vaste scène de révélation (III, 3) qui mêle confrontation philosophique, épanchement lyrique, et analyse psychologique. Percevoir les enjeux et les conséquences de cette scène nécessite une lecture attentive. Traduire sa fonction cruciale sur scène peut relever du défi.

II. UN DEFI DE MISE EN SCENE

- Pièce très longue. La mettre en scène en intégralité relève du défi (elle a d'ailleurs souvent été tronquée, parfois d'un acte entier). Spectacle d'environ 6 heures qui nécessite d'importants moyens financiers et techniques.
- Difficultés liées au nombre de personnages : 26 personnages identifiés dans la distribution initiale ; autant d'anonymes qui prennent ponctuellement la parole (le marchand, l'orfèvre, précepteurs et enfants, soldats, etc.). Un grand nombre de figurants (les quarante Strozzi III, 7 ; la foule des courtisans V, 1 ; le peuple qui acclame Côme V, 8).
- Difficultés liées aux décors et aux accessoires. Les lieux sont multiples. Ils nécessitent plus de vingt décors différents, parfois complexes (une rue I, 2, avec boutiques et façades de palais d'où sortent les invités des Nasi). Ils se succèdent rapidement, ce qui

suppose des changements rapides (par exemple dans l'acte V qui alterne entre Florence et Venise). Les accessoires sont nombreux: table, fleurs, lit, bon feu dans la chambre de Lorenzo. Certains passages défient la mise en scène : présence d'un cheval sur scène à l'acte I ; le souper des quarante Strozzi III, 7 ; des tribunes remplies de monde pour acclamer Côme V, 8, etc.

III. UN DÉFI POUR L'ACTEUR OU L'ACTRICE QUI INCARNE LORENZO

- Traduire l'ambivalence physique et l'ambiguïté sexuelle du personnage : à la fois faible (le « le petit corps maigre », « les mains fines et maladives à peine assez fermes pour tenir un éventail » I, 4) et fort (« tu y vas en vrai tigre » III, 1) ; à la fois féminin (« une femmelette » ou Lorenzetta selon le duc) et pleinement masculin (« j'aime le vin, le jeu et les filles »). D'où parfois sa prise en charge par des actrices (S. Bernhardt, M. Jamois, etc.).
- Traduire le jeu de rôle du personnage. Effet de mise en abyme : l'acteur joue un personnage qui joue lui-même un rôle. Ainsi Lorenzo joue auprès de son cousin l'entremetteur, le compagnon de débauche, l'espion, mais lui parle aussi parfois un langage vrai sans qu'il s'en rende compte : « Si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor ! » (II, 4). L'acteur qui prend en charge le rôle doit faire sentir ces nuances.
- Traduire sur scène la crise d'identité révélée lors de la grande scène face à Philippe et qui s'accroît au cours des quatre monologues de l'acte IV. Celui de IV, 9 est particulièrement difficile puisque Lorenzo y joue plusieurs rôles : celui d'Alexandre, le sien au moment du meurtre, le sien dans l'instant présent. Il parle tantôt à lui-même, tantôt à des interlocuteurs absents, tantôt à la lune. Traduire ces différents niveaux d'énonciation est bien un défi d'acteur.

Autres pistes possibles : un défi que le dramaturge se lance à lui-même en repoussant les limites techniques liées à la scène tout en tâchant de conserver une unité et une cohérence interne de l'œuvre.

On attend : une analyse des difficultés de mise en scène posées par ce texte, et la mention des conditions de rédaction et de publication qui excluaient, a priori, la représentation.

On valorisera : les copies qui s'interrogent sur la notion de « communauté théâtrale » ; des références à des mises en scènes clairement identifiées ; la présence de citations.

On pénalisera : les copies qui n'interpréteraient le mot « défi » que dans le sens politique et feraient de cette pièce le lieu d'une contestation politique ou sociale.

